



Le *Journal*, un miroir pour les autres

PAR JACQUES FRANCK

1. Julien Green n'aura cessé de se raconter sous trois formes différentes : le journal, le roman, l'autobiographie.

Sa vie n'a pourtant rien de remarquable :

- il n'a pas d'autre profession que celle d'écrire ;

- aucun événement extraordinaire n'en a bouleversé le cours ;

- aucune action ne l'a marquée, sinon son engagement à dix-sept ans dans l'American Field Service, afin de « faire quelque chose pour les Alliés ».

Autrement dit, sa vie fut toute intérieure, et son œuvre procède tout entière d'un déchirement spirituel entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être, entre son idéal de converti au catholicisme et la réalité de sa condition humaine et de son temps. Aurait-il tant écrit, aurait-il seulement écrit s'il en avait été autrement ?

2. Julien Green a commencé très tôt, douze ans, à écrire.

Il s'est efforcé, à plusieurs reprises, de tenir un « journal », mais l'interrompt toujours, avant de s'y tenir définitivement à partir de 1928. À cette date, il avait déjà publié quelques textes, dont un *Pamphlet contre les catholiques de France* (1924), et trois romans : *Mont-Cinères* (juin 1926), *Le Voyageur sur la terre* (1927) et *Adrienne Mesurat* (1927) qui ont attiré sur lui l'attention aussi bien en France qu'en Europe et aux États-Unis. Il suscite l'intérêt et l'admiration d'écrivains aussi différents que Maritain, Max Jacob, Mauriac, André Breton, Philippe Soupault, Gide, Bernanos, Eliot, Stefan Zweig, Nabokov, Vivyan Holland, Klaus Mann,

pour en citer quelques uns. Mais c'est peut-être Maeterlinck qui a le mieux exprimé, et de la façon la plus concise, le choc que provoquaient les romans de ce Green de vingt-cinq ans :

30 avril 1929. Je lis peu de romans, car à un certain âge, on s'intéresse médiocrement aux petites et charnelles questions sexuelles ou sentimentales qui en forment le fond. Mais votre *Léviathan* c'est autre chose. Je l'ai lu sans désemparer, comme si j'avais découvert soudain un Balzac souterrain qui promenait sa lampe de mineur dans des ténèbres bien plus épaisses que celles auxquelles nous sommes accoutumés. Et quelle belle lumière quand, par moments, il sort de sa nuit et regarde le paysage¹.

3. Quel sens donner à un journal tenu parallèlement aux œuvres de fiction que lui dicte son imaginaire, alors qu'il écrit : « Il n'y a que ce que je passe sous silence qui s'exprime dans mes romans (c'est même pour cela que mon vrai journal se trouve enfoui dans ce que j'invente)² » ?

Autrement dit, il ne se livre pas tout entier dans son journal, il y passe des choses sous silence, — les choses qu'il laisse affluer dans ses romans. Journal et romans se construisent (et se construiront jusque vers 1960) autour d'un silence, un « trou noir » que son journal contourne, mais d'où s'échappe la lave brûlante qui se pétrifie dans les romans.

Cette lave n'en laisse pas moins des traces dans le journal, infiniment discrètes avant et après la guerre de 40, en attendant que son autobiographie, qui paraît à partir de 1963, nous révèle la clef du mystère, son homosexualité.

Enfin, une remarque s'impose.

Une note du tome VI de la Pléiade, paru en 1990, donc du vivant de l'écrivain, précise qu'un huitième seulement du *Journal* intégral a été publié (p. 729). On peut comprendre que Green ait jugé inconvenant, voire scandaleux et donc contre-productif de donner une publicité explicite à ce qu'il appelait « les choses charnelles ». Mais les coupures opérées induisent forcément une déformation contre laquelle Robert de Saint Jean nous met en garde :

¹ Cité par Robert de Saint-Jean, Luc Estang et Giovanni Lucera, *Julien Green*, Paris, Seuil, 1990, p. 51.

² Julien Green, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. de la « Pléiade », tome 4, 1975, p. 946.

Les coupures changent l'équilibre du récit, on accorde trop d'importance à ce qui est exprimé en toutes lettres, et, par exemple, les élans de piété risquent d'apparaître dans une lumière fautive s'il n'existe pas de contrepartie. L'exhibitionnisme de l'âme est moins facilement supporté que les indiscretions du corps, et les fractions, vraiment inconvenantes d'un journal incomplet, peuvent en être les passages pieux³.

Le *Journal* se présente donc comme un palimpseste troué (« l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire », disait Baudelaire), avec ses comptes rendus de lectures, de voyages, de visites de musées, de rencontres, ainsi que ses rêves, ses cauchemars, ses méditations religieuses, ses réactions à tel ou tel événement et tout ce que ses obsessions ressassent, mais également ce que sa mémoire a oublié (impossible de noter tout ce qui peut passer par la tête au cours d'une seule minute !, observe-t-il), ce que sa plume a laissé se perdre, ce que la prudence ou la bienséance ont écarté.

Par sa longévité qui relie le début et la fin du vingtième siècle, par la diversité des sujets qu'il aborde, la multiplicité des faits qu'il relate, enfin par la mise à nu de son cœur, Green a beaucoup à nous apprendre sur lui, et par lui, comme il l'espérait, sur nous. Preuve en est la foule innombrable de lecteurs qui se sont reconnus et interrogés dans le miroir qu'il leur tendait alors qu'apparemment il l'occupe tout entier.

Pour y voir plus clair, je voudrais suivre Green selon quatre axes :

- la secrète vie charnelle ;
- le chemin de foi ;
- la présence oblique dans le monde, un pied dedans, un pied dehors ;
- le miroir tourné vers les autres.

I. LA SECRÈTE VIE CHARNELLE

Si Julien Green ne révéla pas sa secrète vie charnelle dans son *Journal*, elle y affleure constamment. Et s'il ne l'évoque qu'à mots couverts, du moins ne fait-il

³ *Ibid.*, p. XVI.

pas mystère — au contraire — du combat qui se livre en lui entre « la réalité charnelle et la réalité métaphysique », au point qu'il se demande, le 18 février 1946, s'il va leur servir de champs de bataille jusqu'à la fin de ses jours⁴. Il sent comme deux hommes en lui, dit-il, ceux-là mêmes dont parle saint Paul, dans l'Épître aux Romains, VII, 15 : « Le bien que je veux, je ne le fais pas, mais le mal que je hais, je le fais », et auxquels Racine fait référence dans un de ses Cantiques spirituels : « Mon Dieu, quelle guerre cruelle ! / Je trouve deux hommes en moi... »

Le thème du combat revient constamment : « Triste d'avoir à lutter sans cesse contre soi-même. On dirait que nous n'avons reçu un corps que pour le vaincre⁵ » (4 décembre 1937). Quelques années plus tard, il se souvient : « Pendant toute ma jeunesse, j'ai été hanté par l'idée d'un monde idéal où les préoccupations d'ordre sexuel n'existeraient pas, parce que les souffrances qu'elles ne cessent d'engendrer me paraissaient hors de toute mesure avec les plaisirs charnels⁶ » (16 janvier 1943). Des souffrances à le rendre fou : « Si je ne mettais pas cette folie dans mes livres, qui sait si elle ne s'installerait pas dans ma vie ? Ce sont peut-être mes livres qui m'ont permis de conserver un semblant d'équilibre⁷ » (30 mars 1933). On trouvera un aveu de cette sorte sous la plume de Gabriel Matzneff : « Si, dans les années de solitude, de révolte, de brûlure et de rage, je n'avais pas tenu mon journal intime, assurément j'aurais sombré dans la schizophrénie ou je me serais suicidé⁸. »

Journellement, dans les années 30, l'assiège « la grande marée des désirs qui ôtent la paix ». Tout sert d'aliment à la faim qui le dévore :

J'ai cru longtemps qu'il était plus simple de l'apaiser en cédant à ses exigences, mais que n'existe-t-il un monde où cette faim ne soit pas. Lutter sans cesse contre elle n'est pas du tout ce que je veux, mes forces s'y useraient. J'ai connu la chair, je voudrais maintenant connaître autre chose. À peine ai-je écrit cette phrase que je sens de tout mon être languir après le bonheur physique⁹ (30 juillet 1934).

⁴ *Ibid.*, p. 904.

⁵ *Ibid.*, p. 412.

⁶ *Ibid.*, p. 704.

⁷ *Ibid.*, p. 235.

⁸ *Magazine littéraire*, 252-53, avril 1988.

⁹ Julien Green, *op.cit.*, p. 326.

J'ai connu le bonheur physique... Sous le voile des mots, Julien Green y a fait de nombreuses allusions aussi discrètes qu'insistantes, et sans que ses lecteurs puissent soupçonner leur nature et leur orientation. Rentré chaste de son séjour de deux ans à l'université de Virginie, c'est en 1923, à Paris, qu'il sauta le pas ; il le racontera en 1974 dans *Jeunesse*¹⁰. Avant de raconter ce passage à l'acte, il avait introduit dans divers romans des récits d'errances nocturnes : *Adrienne Mesurat*, *Le Malfaiteur*, *Chaque homme dans sa nuit*, *L'Autre*, *Épaves*. Dans ce dernier roman (1932), Philippe, grand bourgeois, rentre chez lui, les soirs de beau temps, par un chemin peu fréquenté du public entre la Seine et Passy. Pourquoi ? L'auteur ne le dit pas, il signale seulement que les murs « couverts de saleté comme d'une guenille », y revêtaient, le soir, « une louche et criminelle beauté ». Lors d'une mauvaise rencontre avec un voyou auquel Philippe, comme tétanisé, cède son portefeuille sans protester, on apprend que « ses lèvres un peu épaisses découvrent des dents fortes et saines ». À quelque temps de là, Philippe croise des ouvriers : « L'un d'eux eut un sourire encore plus meurtrier. Il était jeune et portait avec l'élégance du peuple un costume de velours noir et une ceinture d'un rouge éclatant. » Ne se croirait-on pas dans un roman de Georges Eekhoud ? On n'en peut douter, à travers Philippe, Julien Green décrivait ses propres promenades dans les Paris crépusculaires des années Vingt, et les mauvaises rencontres, en plus des bonnes, qu'il y a pu faire.

Elles l'occupent tellement que lors d'une conversation avec André Gide, il lui confie son désir d'écrire un livre qui serait le récit d'un chercheur d'aventures nocturnes. Gide l'y encourage « avec beaucoup de feu : pensez que ce livre n'a jamais été écrit, imaginez ce que Defoe en eût fait¹¹ » (24 septembre 1929). Green ne l'écrira pas, mais renoncera difficilement à sa quête solitaire de rencontres furtives. Le 30 octobre 1934 : « Hier, j'ai erré comme jadis, et erré en vain. Triste d'être ainsi retombé, de me retrouver au même point qu'autrefois. J'avais déjà eu des rechutes, mais quelque chose en moi se refusait encore à ces exigences physiques, alors que hier j'ai senti la plénitude du consentement¹². »

¹⁰ Julien Green, *Jeunesse*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. de la « Pléiade », tome 5, p. 1348-1349.

¹¹ Julien Green, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. de la « Pléiade », tome 4, 1975, p. 50.

¹² *Ibid.*, p. 349.

En cette année 1934, il entretenait depuis dix ans une liaison amoureuse avec un journaliste de grande qualité, Robert de Saint Jean. Il faudra apparemment attendre le 9 juillet 1993 pour qu'il l'éclaire au cours d'une conversation avec son fils adoptif, qu'il rapporte dans son *Journal* en ces termes :

J'ai essayé, à propos d'une nouvelle traduction de *Léviathan*, de m'expliquer sur la vue pessimiste de la vie, du cauchemar que représentent mes premiers livres. Il y avait ceci : mes désirs sexuels étaient d'une turbulence et d'une violence excessives, mais se trouvaient contrariés et même arrêtés et dominés de force par une liaison platonique avec Robert. Chez lui, il en était de même, le hideux problème de la chasteté voulue par sa jalousie, jusqu'au jour de l'été 1929 où j'ai proposé un voyage en Allemagne. Là, libération des sens. Mes romans étaient le drame de la sexualité emprisonnée. » Et de conclure : « En écrivant *Léviathan*, je me trouvais devant un épouvantable barrage. Les écluses devaient être ouvertes, et le furent¹³.

Les écluses furent ouvertes... jusqu'à la frénésie sexuelle. Quelques mois plus tard, toujours en 1993, il précise :

La sexualité chez moi n'a jamais pu envahir l'amour. Il s'agit de deux réalités sans rapport. La frénésie sexuelle que j'ai connue, dont j'ai eu ma part, n'a jamais pu se faire passer pour l'amour. Faire l'amour est une expression qui à mes yeux ne signifie rien. L'amour naît en nous, mais il ne se fabrique pas. On peut tomber amoureux d'un visage, parce que dans un visage se lit et se raconte l'amour, la grande histoire de l'amour que beaucoup ne connaissent pas. L'appareil sexuel n'a à nous offrir que des sensations. Faire raconter à la sensation ce qui dépasse tout, est une façon de se jouer la comédie à soi-même. Et cependant Roméo mêle son amour à sa jouissance quand Juliette est entre ses bras. Mais c'est l'un qui fait naître l'autre. Et la mystique a peut-être son mot à dire. Dieu a créé une sensation qui demeure impossible à décrire vraiment¹⁴ » (14 novembre 1993).

¹³ Julien Green, *Pourquoi suis-je moi ? Journal 1993-1996*, Paris, Fayard, 1996, p. 66-67.

¹⁴ *Ibid.*, p. 112.

L'Allemagne aura donc joué un rôle capital dans la libération sexuelle de Julien Green qu'il date de l'été 1929. Il y retournera souvent. L'Allemagne d'avant l'arrivée de Hitler au pouvoir offrait aux « gays » la liberté d'être eux-mêmes qu'ils ne trouvaient nulle part ailleurs. Green y aura donc fait l'expérience que faisaient à la même époque le poète Auden et ses amis Christopher Isherwood et Stephen Spender. Pour ces Anglais, comme pour bien d'autres venus de toute l'Europe, Berlin était, au témoignage d'Auden, une Mecque homosexuelle. Green en goûta les facilités et les opportunités. Il est d'autant plus étrange que par la suite, dans son journal des années de guerre, il plaigne constamment les soldats français et alliés, mais n'ait jamais une pensée de gratitude ou de pitié pour les jeunes Allemands et Autrichiens qui mouraient dans les neiges de Stalingrad ou sur les pentes du Mont Cassin, quand ils ne portaient pas une étoile rose dans un camp de concentration, — ces mobilisés et ces emprisonnés, qui n'étaient pas tous nazis, et dont quelques-uns avaient assurément accordé leurs faveurs à l'écrivain prudemment replié à New York.

L'année 1934 semble avoir été un pic dans la vie sexuelle de Julien Green. On s'en rend peu compte à la lecture du *Journal* publié, mais il l'évoquera soixante ans plus tard avec la franchise du grand âge auquel il était parvenu : « En 1934, j'étais très mécontent de moi. Je menais une vie d'aventures. Dans une de mes bibliothèques viennoises, je gardais des textes que j'ai brûlés depuis, toute une mémoire érotique et des photos de nus que je prenais moi-même. Était-ce pour éterniser des instants qui se chassaient l'un l'autre¹⁵ ? » (11 octobre 1995).

C'est à ce même âge avancé que Julien Green prend clairement position sur la condamnation de l'homosexualité par l'Église :

Le Parlement européen de Strasbourg s'est déclaré en faveur d'une égalité des droits pour les homosexuels. Le Saint Père proteste contre ce qu'il appelle le « mal moral ». Mais que veut faire l'Église ? Autrefois, on brûlait les homosexuels ou, plus récemment, c'est la honte, la prison et les travaux forcés, comme pour Wilde. Qu'est-ce que l'homosexualité ? Un mystère, un mystère encombrant peut-être pour certains, mais le fait est qu'il est là. Jadis, à la Renaissance par exemple, l'Église se taisait, elle

¹⁵ *Ibid.*, p. 357.

savait et ne bougeait pas si on ne la provoquait. Chaque homosexuel est un problème insoluble. On ne peut dire que *Pourquoi*¹⁶ ? (22 février 1994).

On ne saurait plus clairement prendre ses distances, en tant que catholique, avec la position de l'Église en la matière, et conclure de l'expérience de toute une vie inébranlablement fidèle à cette Église, que l'homosexualité est un mystère et chaque homosexuel un problème insoluble, auquel ni les condamnations ni les persécutions ne changeront rien. Elles provoquent, en revanche, chez beaucoup, un surcroît de souffrance.

II. UN CHEMIN DE FOI

Sans nous attarder à la conversion de Julien au catholicisme, à l'âge de 16 ans, on peut du moins rappeler ceci. Sa mère l'avait fait baptiser dans sa confession, l'église anglicane. Elle a fait plus. Elle l'a marqué pour la vie :

- par sa foi profonde (« Quand tu seras grand, tu verras peut-être des hommes qui essaieront de te persuader que le Seigneur Jésus n'est pas Dieu. Il y a beaucoup d'hommes qui disent cela dans ce pays [la France]. Ne le crois pas ! ») ;

- par sa lecture de la Bible, dont elle lisait chaque jour une page à ses enfants et qui distinguera toujours Green de la plupart des écrivains catholiques, qui n'ont pas gravé en eux cette tradition scripturaire protestante ;

- enfin, par son puritanisme. Non seulement elle déclara un jour à l'enfant : « Si tu devais commettre une mauvaise action, j'aimerais mieux te voir mort. Tu entends : mort à mes pieds. » Elle lui infligea une scène qui l'effraya à jamais : un soir — il avait six ans —, venant le border dans son petit lit, elle crut qu'il se « touchait ». Elle revint en brandissant des ciseaux avec lesquels elle le menaçait de lui couper sa virilité.

Madame Green mourut, le 27 décembre 1914, une date que son fils commémorait pieusement tous les ans. Quelques mois plus tard, il découvrit dans un placard de son père un abrégé de la doctrine catholique à l'usage des convertis, par le cardinal Gibbons. L'ayant lu, il annonça à son père son désir de se faire

¹⁶ *Ibid.*, p. 145.

catholique. Sur quoi, ce dernier lui répondit que lui-même s'était converti à l'Église romaine sans en rien dire à ses enfants. Julien abjura le protestantisme en août 1916.

De bout en bout dans le *Journal*, on peut suivre le chemin de foi que Julien Green a suivi jusqu'à sa mort, et son rapport à l'Église. Les repères chronologiques sont assez simples : après une quinzième année « follement éprise du ciel¹⁷ », et trois années de ferveur religieuse, il renonça à 19 ans à se faire moine à l'abbaye bénédictine de l'île de Wright, comme il en avait caressé l'idée avec la bénédiction du Père Crété, son directeur spirituel. En 1923, il céda à ses appétits sexuels et, à partir de 1924, il se lia d'un amour platonique avec Robert de Saint Jean. À partir de 1928, il ne pria « presque plus¹⁸ ». En 1933, il essaya de revenir à la prière, mais sans y parvenir. En 1937, une nouvelle tentative eut plus de succès. Enfin, suite à une conversation intime avec le père Alex Ceslas Rzewuski, un religieux capable de comprendre ses tourments, il revient à la vie sacramentelle de l'Église en avril 1939. Aux États-Unis, il retombe à nouveau dans les plaisirs charnels. Au cours de la décennie 1948-1958, le combat en lui du péché et de la grâce le fait souffrir énormément ; en 1951, il est même surpris par la violence de la crise religieuse qu'il traverse. Mais, le 10 juillet 1956, il amorce le retour de l'Enfant prodigue vers son Père, qui sera définitif en 1958. Il ne faut toutefois pas s'y tromper, Green ne désire jamais tant Dieu que lorsque les rechutes l'en éloignent, ainsi que Louis-Henri Parias l'a noté très justement¹⁹.

Quels qu'aient été sa vie charnelle et son éloignement de l'Église au cours de son existence, Julien Green affirme que la foi ne l'a jamais quitté : « Je l'ai reçue de mes parents par le bon vouloir de Dieu et elle est en moi si profonde qu'elle donne couleur à tout, au bien comme au mal. S'il n'y avait pas le sens de l'absolu, on coulerait à pic²⁰ » (21 mai 1949). Ce sens de l'absolu, il l'aura longtemps cultivé en s'abreuvant de littérature janséniste. À commencer par celle de Pascal, « qui a eu sur moi une influence telle que je ne peux même pas imaginer ce que j'aurais été si

¹⁷ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 581.

¹⁸ *Ibid.*, p. 612.

¹⁹ Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme*, Paris, Fayard, 1994, p. 347.

²⁰ *Ibid.*, p. 1077.

je ne l'avais pas lu. À 15 ans, je lisais à genoux *Le Mystère de Jésus*²¹ » (1^{er} octobre 1949).

Pascal, c'est la voix de Port Royal. Dans son sillage, Green a été un grand lecteur et un grand collectionneur d'ouvrages de cette famille spirituelle, qu'il dénichait chez des bouquinistes trop heureux de se débarrasser de livres que ne recherche plus le commun des mortels. La qualité du français qu'écrivent « ces jansénistes si mal aimés et si peu connus » (discours de réception à l'Académie française où il succéda à François Mauriac, le 16 novembre 1972), l'enchantent. Mais la sévérité de ces « grands moralistes » le trouble, l'inquiète, et même le met au supplice, car, dira-t-il plus tard, « porter la terreur dans le cœur du pécheur est une sorte de jeu auquel les spirituels du dix-septième siècle se livrent avec une dextérité démoniaque²² » (11 mai 1980).

La grande question qui l'angoisse avant la guerre, et encore des années après, est celle de la prédestination qui rapproche Port Royal de Calvin, et que l'un et l'autre fondent sur l'affirmation du Christ relative aux « beaucoup d'appelés mais peu d'élus », que rapporte saint Marc. Le 22 mai 1949 :

Si peu d'hommes vont au ciel, comment irais-tu toi ? Comment ferais-tu partie d'une élite ? Le devoir, c'est de compter sur un miracle. Je n'ai pas la crainte de l'Enfer. Je ne l'ai jamais eue, bien que je me sois battu les flancs pour essayer de l'obtenir, mais je crois que ce qui serait plus affligeant que d'aller en Enfer, ce serait d'être anéanti après la mort et de ne pas voir Dieu²³.

Quelques jours plus tard, le 11 juillet :

Le salut de l'humanité. Tourmenté de nouveau par cette question insoluble. Quand Dieu a créé le monde, se peut-il qu'il ait consenti à la damnation d'une partie de l'humanité avant même qu'il eut tiré Adam du limon ? Peut-être, tout le monde est-il sauvé après tout. Je ne voudrais pas qu'un homme me réponde sur ce point. À certaines réponses, je préfère l'effrayant silence²⁴.

²¹ *Ibid.*, p. 1101.

²² Julien Green, *op. cit.*, tome 6, p. 713.

²³ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1077.

²⁴ *Ibid.*, p. 1087.

Le 24 octobre, il revient sur la question :

La lecture de l'épître de saint Jude m'a rempli d'inquiétude (...) Elle est on ne peut moins rassurante en ce qui concerne le salut de chacun de nous. L'auteur était cependant très près du Christ... Comment soutiendrait-on qu'il était trop sévère²⁵ ?

Bientôt, il se rassure :

Il y a des moments où je crois que beaucoup d'hommes seront sauvés malgré leurs fautes et même par leurs fautes, à cause de leur fidélité à la foi et à la charité au milieu des crises les plus violentes²⁶ (21 novembre 1949).

Quelques mois plus tard, on lit :

Bien qu'il soit vrai que nous serons jugés sur l'amour, il est également hors de doute que nous serons jugés par l'Amour qui n'est autre que Dieu. Je crois que si l'on donnait le nom de Mal au manque de charité au lieu d'accabler le pauvre corps humain de cette malédiction, on ferait chavirer tout un faux christianisme et du même coup on ouvrirait le royaume de Dieu à des millions d'âmes²⁷ (avril 1950).

À partir de la percée qui se fait alors jour, on voit Green évoluer vers une appréciation moins angoissée des fautes charnelles et de plus fortes condamnations des fautes contre la charité et contre l'esprit : « Les tentations charnelles ne sont rien du tout en comparaison des spirituelles²⁸ » (24 mars 1950). Il observe que « la religion de terreur prêchée par Calvin néglige le fait que les pensées de Dieu ne sont pas comme les idées des hommes, ainsi qu'il est dit dans la Bible²⁹ » (24 août 1954). Avançant en âge, il s'en remet de plus en plus à la clémence de Jésus :

²⁵ *Ibid.*, p. 1110.

²⁶ *Ibid.*, p. 1121.

²⁷ *Ibid.*, p. 1148.

²⁸ *Ibid.*, p. 1142.

²⁹ *Ibid.*, p. 1357.

Je ne suis pas loin de voir la sexualité sous l'aspect d'une religion immémoriale avec ses rites sans nombre, ses martyrs, son langage souvent démentiel, ses chants, ses multitudes d'idoles que saint Paul est rageusement et courageusement venu combattre. Il a cherché à discipliner cette puissance aveugle, mais comment venir à bout d'un instinct aussi fort que la vie ? Le Christ, avec plus de mansuétude, nous offre le royaume qui est au-delà du tumulte des sens³⁰ (31 janvier 1971).

Ces interrogations et inquiétudes à propos de son salut éternel et de celui de l'humanité, cette espérance mise dans l'amour de Dieu pour une plus juste appréciation du mal qu'un misérable décompte des actes sexuels condamnés par l'Église, ne conduisent pas Green à une sorte de laxisme : il importe, au contraire, à ses yeux, d'imposer un frein aux pulsions sexuelles des humains pour ne pas qu'elles les dévorent. L'instinct sexuel est à l'origine de trop de désordres, écrit-il, « pour que je ne souhaite pas qu'il perde un peu de sa force », mais sans l'instinct sexuel, pas d'œuvres, pas de grandes créations. « Sans lui, le monde perdrait une part énorme de sa poésie³¹ » (20 juillet 1951). Par ailleurs, si fort qu'ait pu être le tangage entre sa vie privée et son idéal spirituel, jamais Green n'a branlé dans sa fidélité à l'Église catholique. Le 29 novembre 1954, il note : « Depuis l'âge de 15 ans, je pense ne m'être jamais senti plus près de l'Église, n'avoir jamais été plus profondément d'accord avec elle. Cela, je tiens à le dire le plus explicitement possible, et de manière qu'il ne reste aucun doute dans l'esprit de celui qui lira ces lignes, si ce journal paraît³². » Quelques mois plus tard, il y revient, se disant frappé, chaque fois qu'il le lit, par le mot de saint Augustin : « Je ne croirais pas à l'Évangile, si je ne croyais pas à l'Église³³ » (9 juin 1955).

Cette ferme profession de fidélité et de foi n'empêche pas Green de constater, en d'autres occasions : « Il y a un vrai désarroi devant ce que l'Église enseigne au sujet de l'Enfer. J'ai connu la crainte de la damnation, mais fugitivement. On ne va pas en Enfer si on aime Dieu³⁴ » (2 janvier 1963). En effet, « il y aurait une révision totale à faire de toutes les notions bizarres que nous nous

³⁰ Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 591.

³¹ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1237.

³² *Ibid.*, p. 1374.

³³ *Ibid.*, p. 1419.

³⁴ Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 324.

formons du péché. Si Dieu cessait de pardonner une seconde, notre Terre volerait en éclats³⁵ » (26 décembre 1962). Car enfin, « on ne fera jamais entrer dans une tête moderne qu'une offense à un Être infini ne peut se solder que par un châtement infini, autrement dit l'Enfer. (...) Et puis il y a la question de l'offense qui est difficile. Le garçon de 18 ans cédant à l'irrésistible instinct qui fait de lui pendant quelques secondes un demi-fou, a-t-il l'intention d'offenser Dieu ? Pense-t-il seulement à lui ? La question ne se pose pas, mais on va maintenant trop loin dans le sens opposé, si loin même que le sens du péché disparaît³⁶ » (14 mars 1965).

Si la vie personnelle de Green a enfreint la morale de l'Église, c'est du passé dans les années 60. Il ne se laisse plus tourmenter non plus par les effrayantes thèses jansénistes sur le petit nombre des élus : « Des familles entières damnées depuis les origines les plus lointaines, une succession de réprouvés ? Si cela était vrai, où serait la pitié de Dieu³⁷ ? » (10 septembre 1970). Le Bon larron, Marie Madeleine témoignent qu'au pécheur repentant Dieu pardonne. À lui, qui a connu « l'ébriété charnelle de la jeunesse³⁸ » (17 mars 1968), Il pardonnera donc, aussi. Pas de laxisme pour autant. La virginité n'est pas une vertu négative, au contraire, « elle flamboie, c'est une lumière³⁹ » (22 novembre 1968). Mais elle est aussi une croix : « La chasteté, la terrible renonciation, cette croix, je ne la porte pas vaillamment, je la traîne en souhaitant parfois qu'il me soit permis de la laisser là, un jour ou une heure⁴⁰ » (28 août 1969).

Cela dit, « renoncer à la chair, ce gros travail accompli, il reste encore beaucoup à faire. L'éternel prochain est là avec ses exigences, porteur à sa façon d'un Évangile à regarder en face. (...) Il y a surtout, en rangs, grands comme des arbres qui marchent, pour reprendre une expression de saint Marc, les pauvres. Il ne suffit pas de se débarrasser d'eux avec des billets de banque. Les voit-on ? Les aime-t-on⁴¹ ? » (21 décembre 1977). Ainsi, à travers tout, envers et contre tout, Julien Green sera resté fidèle jusqu'au bout à l'Église dans laquelle il était entré à 16 ans. L'Église, corps mystique. Mais aussi l'Église institution. L'Église que

³⁵ *Ibid.*, p. 323.

³⁶ *Ibid.*, p. 363.

³⁷ *Ibid.*, p. 572.

³⁸ *Ibid.*, p. 467.

³⁹ *Ibid.*, p. 494.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 527.

⁴¹ Julien Green, *op. cit.*, tome 6, p. 441.

« chacun de nous est ». Aussi, « il ne faut pas qu'en aucun de nous l'Église meure dans l'indifférence. Là est le vrai danger⁴² » (6 juillet 1966).

Devant la fidélité que Julien Green, contre vents et marées, a conservée à l'Église, on ne peut qu'être surpris de l'aversion qu'en de nombreuses occasions il a manifesté à l'égard des gens d'Église et de leurs œuvres. Qu'on en juge par son écœurement devant les livres de piété :

Hier, je suis allé à Barclay Street où je voulais explorer les librairies catholiques. Impression d'ennui allant jusqu'à une espèce d'horreur. Devant ces monceaux de livres assommants et d'objets pieux dont la laideur dépasse même ce que je craignais de pire, je me suis demandé quel rapport on pouvait établir entre tout cela et la religion de l'Évangile. La médiocrité intellectuelle du catholique moyen est un mystère que je ne comprendrai sans doute jamais. Une telle absence de goût finit par devenir troublante à l'égal d'une manifestation du démon⁴³ (9 avril 1942).

En juillet 1951, ce jugement péremptoire : « La littérature édifiante a volé à Dieu plus d'âmes que ne firent jamais Voltaire et ses petits⁴⁴. » Il renchérit encore : « Entre un journal érotique et un journal farci de beaux sentiments, je ne balance pas : c'est le deuxième qui me paraît le plus gênant. Et il y a encore ceci que je voudrais dire, c'est que Dieu entre peut-être plus facilement dans une âme ravagée par les sens que dans une âme barricadée derrière ses vertus⁴⁵ » (7 février 1958).

Après les livres, les sermons : « En France, les sermons sont d'un ennui mortel (comme ailleurs, du reste)... Les prêtres ne demandent jamais l'héroïsme aux fidèles. Ils ne songent qu'à les rassurer : ils les endorment⁴⁶ » (10 septembre 1946). Il insiste : « On me dira que j'ai mauvais esprit, mais en écoutant un prédicateur, je pensais : "Plus tu parles, moins je crois". Même impression en lisant certain livre pieux, je le jette avec horreur. La lecture de la Bible remet tout cela en place⁴⁷ » (mai 1951). À cette époque, Green consacrait une heure et demie par jour à la

⁴² Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 402.

⁴³ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 649.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 1239.

⁴⁵ Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 127.

⁴⁶ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 939.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 1215.

lecture de la Bible (1^{er} novembre 1949). Avant la guerre, il avait suivi des cours d'hébreu chez un rabbin pour pouvoir mieux en pénétrer les arcanes.

Souvent aussi, il s'en prend aux clercs eux-mêmes. Ainsi note-t-il avec ravissement le mot que Maritain lui a rapporté d'une supérieure de couvent à propos d'une religieuse trop attachée à la Règle : « Elle fera un long purgatoire à cause de ses vertus⁴⁸ » (15 juillet 1938). Une autre fois : « En étudiant le visage d'un jeune ecclésiastique, je pensais : un orgueil solidement nourri de pieuses lectures⁴⁹ » (20 juillet 1951). Pire : « Il est horrible de penser que plus certains hommes croient s'approcher de Dieu et vivre pour lui, moins ils sont humains. La vertu en fait du granit⁵⁰ » (10 avril 1955). En 1997, lors de la visite du pape Jean Paul II à Paris, qu'il suit à la télévision, il s'en prend carrément à une grande partie du clergé :

Toutes ces mitres à Notre-Dame et ces clercs habillés par un couturier me font penser à la manière dont les appelait Maritain, si peu clérical : "le personnel de l'Église". Bien sûr, j'ai connu des cardinaux et des évêques qui étaient chacun à la fois lui-même et l'Église, que ce soient des Brésiliens, des Italiens et, plus près de nous, les cardinaux Journet, Danielou, de Lubac et Mgr Pézeril, et d'autres qui m'ont aidé et j'espère compris. Mais il y a les autres, les fonctionnaires de la religion, une sorte de société anonyme⁵¹ (23 août 1997).

Le concile Vatican II n'a rien arrangé, au contraire, il le déconcerte, l'attriste : « J'avoue que devant cette Église nouvelle, je me sens un peu comme les juifs qui, voyant le deuxième Temple, celui de Zorobabel, pleuraient en se souvenant de l'autre, celui de Salomon. Les jeunes qui n'avaient pas connu le temple magnifique ne comprenaient rien à leur tristesse au milieu des acclamations⁵² » (26 mars 1965). Quelques semaines plus tard, il lâche : « Je me demande si c'est à cette Église-là que je me serais converti en 1916⁵³ » (12 avril 1965). Il ne s'agit pas seulement de liturgie ou de chant grégorien : « Hier, dans une grande librairie. Des livres sur la

⁴⁸ *Ibid.*, p. 474.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1238.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 1403.

⁵¹ Julien Green, *Le Grand Large du soir. Journal 1997-1998*, Paris, Flammarion, 2006, p. 82.

⁵² Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 364.

⁵³ *Ibid.*, p. 365.

religion d'aujourd'hui. Il s'élève de ces ouvrages écrits dans une langue incertaine et souvent fort prétentieuse, une odeur — je pourrais presque dire une puanteur — de doute. Tout est remis en question : la Présence réelle, la divinité du Christ, l'infaillibilité du pape⁵⁴ » (19 février 1971).

Aux disputes théologiques que provoque la métamorphose conciliaire de l'Église, Green oppose son désintérêt de longue date pour la théologie : « La religion doit être ramenée à quelque chose de très simple, à l'Eucharistie et à l'Écriture. S'en tenir à ce qui est de foi, ni plus ni moins. Tout le reste est spéculation⁵⁵ », avait-il écrit le 6 octobre 1948. Bien après le Concile, il se tiendra à cette position. Le 22 mai 1977, visitant Gand, il revoit le retable de l'Agneau mystique : « Sur l'autel saigne l'Agneau, le jet de sang tombe dans le calice. C'est là toute la messe⁵⁶. » Enfin, devant les querelles théologiques, il fait sienne la réplique du père L. qu'il avait interrogé sur la religion : « Je ne suis pas assez intelligent pour avoir des doutes⁵⁷. » De fait, le *Journal* ne fait guère écho aux décisions conciliaires, pas plus d'ailleurs qu'aux grandes encycliques pontificales. Ses critiques, quand critiques il y a, relèvent plus de l'agacement devant des changements — souvent discutables ou de mode, en effet — que l'Église a cru devoir adopter pour s'adapter aux mutations du vingtième siècle, ou devant les dérapages des prêtres qui donnent l'impression de ne plus savoir ce qu'ils croient ou ce qu'ils doivent enseigner.

Quant à ses coups de griffe envers le clergé, on peut s'étonner qu'il montre tant d'incompréhension pour des hommes qui ne réalisent peut-être pas toujours, en effet, l'appel à la sainteté auquel ils avaient répondu dans l'ardente générosité de leur jeunesse. Mais n'était-il pas le premier à savoir combien, dans sa propre vie, l'écart pouvait être grand entre son idéal spirituel et ses faiblesses trop humaines ?

⁵⁴ *Ibid.*, p. 593-594.

⁵⁵ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1038.

⁵⁶ Julien Green, *op. cit.*, tome 6, p. 391.

⁵⁷ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1306.

III. DANS ET HORS LE MONDE

Au lendemain de sa conversion au catholicisme, Julien Green a songé à la vie monastique, et plus précisément à entrer à l'abbaye bénédictine de l'île de Wright. Il y renonça en 1919, alla faire un séjour de deux ans à l'université de Virginie et, dès son retour à Paris, se consacra à l'écriture.

Ayant choisi de vivre dans le monde, il a entretenu avec lui une relation écartelée entre la participation à toutes sortes d'événements artistiques et mondains, plus ou moins liés à sa carrière et à ses curiosités, et la réclusion solitaire dans l'écriture, la lecture, l'écoute de la musique, les voyages et les visites de musées, la méditation et la prière. Le 28 mai 1944, il constate : « Ma sauvagerie a été cause que je me suis privé de nombreuses et précieuses amitiés : nombreuses peut-être pas, mais précieuses, certes (celle de Bernanos, entre autres). Et puis j'étais amoureux (de Robert de Saint Jean), et un amoureux n'a pas d'amis⁵⁸. »

La guerre l'arracha à la vie recluse qu'il menait auprès de sa sœur Anne. Parti aux États-Unis, il y fut mobilisé, d'abord comme sergent-instructeur à Camp Ritchie, puis — après qu'il eut refusé de monter en grade en raison de son âge — à l'Office of War Information, d'où il s'adressait régulièrement aux Français : « Ici la Voix de l'Amérique ». Mais tout se passait tout de même à New York comme si la guerre se déroulait sur une autre planète...

Rentré à Paris, il y reprit sa vie passablement égoïste. Nous possédons sur l'impression qu'il pouvait faire alors sur ses visiteurs le témoignage de Pierre de Boisdeffre, qui lui rendit visite dans l'appartement qu'il occupait alors rue de Varennes. Le jeune auteur d'une *Métamorphose de la littérature*, qui allait remporter un vif succès en 1950, était accompagné d'un ami qui partageait les mœurs de Green, alors que lui-même les ignorait. La conversation qui s'engagea entre les deux hommes lui dessilla les yeux. Soudain,

tous les détails qui, dans l'œuvre et le journal de Green, m'avaient parus mystérieux, voire inexplicables, s'éclairaient et s'ordonnaient. L'auteur de *Moïra* avait dû se battre en silence, dans le secret, contre soi-même. Il n'avait jamais fait publiquement confidence de sa singularité ; il avait au contraire manifesté une furieuse haine de

⁵⁸ *Ibid.*, p. 744.

l'instinct sexuel, tout en revendiquant pour ses personnages la liberté de faire l'amour. Tout au plus avais-je été frappé par la fausseté de ses personnages féminins, par le trouble et l'ambiguïté de ses jeunes gens. Et maintenant je me trouvais devant Green (...) Green parlait de l'amour grec sans détour, ni périphrases. Il y avait, disait-il, tout au long de la Bible, une malédiction sur la chair, mais aucune condamnation des amitiés particulières ...

Boisdeffre termine le compte rendu de sa visite en jetant un regard autour de lui : « Avant de le quitter, je regardai une dernière fois cet appartement paisible, que la sœur de Green tenait comme une tourière, ces meubles sans tache ni grain de poussière, ces fenêtres. (...) Que des créatures torturées aient pu naître dans ce logis clérical et désuet, c'était peut-être une ruse de Satan⁵⁹ ? » Un quart de siècle plus tard, Boisdeffre retrouva un Julien Green toujours vêtu de gris, chaussé de richelieu noirs, une cravate unie sur une chemise neutre : « Il avait l'air d'un évêque anglican qui voyage incognito. » La conversation fut banale.

Elle le fut aussi, des années plus tard, lors de la visite de Joaquim Vital, le fondateur des éditions de la Différence, qui en fait le récit étonné :

L'appartement, rue Vanneau, était somptueux et mortifère. En franchissant le seuil, j'ai frissonné. *Le Tombeau hindou*. Nous voici chez Fritz Lang. Un plaid sur les genoux, Green fait l'éloge du père Carré et casse du sucre sur le dos de ses confrères de l'Académie française. Son fils adoptif Jourdan sert un verre de porto avec componction. Le silence était oppressant. Soudain, les deux hommes ont commencé à se plaindre de l'insonorisation... déficiente ! Il était évident que dans ce ménage de célibataires, on se prenait très au sérieux⁶⁰.

Dans les années 50, au témoignage d'Éric Jourdan, « la politique envahit peu à peu la vie quotidienne, mais elle ne compte pas pour Green, qui la trouve dégradante. Vous êtes apolitique, restez-le, lui écrivait Gide. C'est vous qui avez raison ». Sans doute, l'auteur de *Retour de l'URSS* devait-il se mordre les doigts de son équipée en Russie, où on l'avait vu lever le poing sur la terrasse du Kremlin, mais où la

⁵⁹ Pierre de Boisdeffre, *Contre le vent majeur*, Paris, Grasset, 1994, p. 330-332.

⁶⁰ Joaquim Vital, *Adieu à quelques personnages*, Paris, Éd. de la Différence, 2004.

police l'épiait lorsqu'il voulait rôder dans les parcs d'Odessa. Si Green trouvait la politique dégradante, ajoute son fils adoptif, il se montrait toutefois attentif à l'exploitation de l'homme, à la misère morale et physique, aux lois absurdes de la société, et toujours hostile à la guerre⁶¹. De nombreuses entrées dans le *Journal* confirment ces indications.

Le 14 février 1941, Green y avait écrit : « Entre le monde et moi, la guerre a opéré un divorce profond et violent. La lecture des journaux ne fait qu'augmenter la confusion dans ma tête chaque fois que j'essaye de voir ce qui se passe autour de moi. Il n'y a plus de paix que dans la prière⁶². »

Ce divorce profond et violent sera alimenté tout le restant de sa vie par un mépris du monde politique, qui ira croissant avec l'âge.

Le 14 février 1993 : « Pour moi, la politique, c'est du verbiage, la logorrhée, quand il est impossible à ces gens de se taire⁶³. » Le 21 janvier 1998, le dégoût monte : « Nous en sommes au règne des marchands du temple, le vol est organisé légalement : dans le domaine politique, ce sont des mœurs acceptées ; on condamne des représentants du peuple, mais ils restent en place, car ils sont interchangeables⁶⁴. »

Ou encore, cette prodigieuse envolée, le 1^{er} octobre 1997, à la lecture du Saint-Simon de La Varende : « Avec ces modes, coiffes, aigrettes, fichus, pelisses, rhingraves et ces couleurs, ces saletés diverses, quel zoo ! Rien n'a bougé, les ampoules de la république éclairent les mêmes singeries que les chandelles royales, les compromissions et les rancœurs dansent toujours sous les lustres⁶⁵. » Enfin, ceci, qui date du 14 décembre 1995 : « Les signatures de traités rassemblent toute une cour de chefs d'État. Une sorte de dîner de têtes. La bonne humeur de commande épanouit ici un museau de chacal, là une face de babouin. Et la paix universelle bêle joyeusement : c'est la fête des brebis qui seront bientôt égorgées pour les futures agapes de l'Histoire⁶⁶. »

⁶¹ *Album Julien Green*, Paris, Gallimard, coll. de la «Pléiade», 1998, p. 277.

⁶² Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 558-559.

⁶³ Julien Green, *Pourquoi suis-je moi ? Journal 1993-1996*, Paris, Fayard, 1996, p. 25.

⁶⁴ Julien Green, *Le Grand Large du soir. Journal 1997-1998*, Paris, Flammarion, 2006, p. 176-177.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 103.

⁶⁶ Julien Green, *Pourquoi suis-je moi ? Journal 1993-1996*, Paris, Fayard, 1996, p. 385.

Ces récriminations et vitupérations auxquelles, passé quatre-vingt dix ans, Green s'abandonne de plus en plus fréquemment plongent sans doute des racines dans un éloignement de longue date pour son temps :

Je me demande quelquefois pour quelle raison je suis né à cette époque, une époque avec laquelle je me sens si peu d'affinités. C'est au passé que je demande, en effet, ce dont j'ai besoin, et à un passé fort lointain... J'ai à l'égard du téléphone et de beaucoup d'inventions modernes le sentiment qu'aurait pu avoir un homme du Moyen Âge... J'aurais été heureux en 1840, plus heureux encore en 1640⁶⁷.

Quand Green écrit cela, le 11 novembre 1940, il a seulement quarante ans ! Quelques mois plus tard, il y revient :

Hier, j'écrivais à Robert que nous nous sommes trompés de siècle, lui et moi, de même qu'on se trompe d'étage dans une maison. Nous voulions vivre au seizième siècle, au lieu de quoi nous nous sommes fourvoyés dans le vingtième qui est hargneux et triste... Je me suis toujours senti mal à l'aise dans mon époque et tout ce que j'aime me tire en arrière⁶⁸ (13 janvier 1941).

À propos du seizième siècle, il avait déjà noté, le 5 avril 1935 : « La France des Valois a toujours exercé sur moi une espèce de fascination⁶⁹. » En tous cas, son horreur du monde va croissant : « Hier, je disais à Anne mon horreur du monde moderne, en particulier de tout ce qui est fait à la machine, de tout ce qui ne porte pas la trace de la main humaine, meubles, objets dont nous nous servons tous les jours. Si je pouvais, je fabriquerais moi-même mes meubles⁷⁰ » (6 juillet 1942).

Il ressort de ces plaintes que Julien Green s'est toujours senti, et se sentira toujours plus « anti-moderne », comme tous ceux à qui Antoine Compagnon a consacré un beau livre : Chateaubriand, Joseph de Maistre, Baudelaire, Flaubert, Léon Bloy, Péguy, jusqu'à Paulhan, Julien Gracq et le dernier Roland Barthes. Green cite d'ailleurs avec ravissement Théophile Gautier disant aux Goncourt :

⁶⁷ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 542.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 552.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 362-363.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 667.

« Je ne me sens plus contemporain⁷¹. » Et relève cette phrase de Delacroix qui l'a, dit-il, toujours frappé : « Je n'ai nulle sympathie pour le temps présent ; les idées qui passionnent mes contemporains me laissent absolument froid. Toutes mes prédilections sont pour le passé⁷² » (6 juillet 1963).

En 1950, une tentation l'a obsédé : « L'envie de quitter le monde est parfois si forte que je ne sais comment j'y résiste, mais je suis à peu près sûr que c'est la grande tentation qu'il faut écarter à tout prix⁷³ » (27 mai). Le 4 octobre, cela le reprend : « Grand désir de quitter le monde. Je me demande si on en a le droit⁷⁴. » Le 9 janvier 1951, il y revient : « Jadis, j'aurais voulu quitter le monde, mais je suis presque sûr aujourd'hui que je devais y rester, faire acte de présence. C'est même le sens de ma vie. Pourquoi ? Cela regarde Dieu. Si le péché m'a gardé dans le monde, c'est qu'il fallait que dans le monde je remplisse une tâche⁷⁵. »

N'empêche qu'il manifeste à ce monde une hostilité toujours plus virulente. D'abord le constat : « Autour de nous, la rumeur d'un monde qui se désagrège, se décolle comme une potiche cassée et mal rafistolée⁷⁶ » (7 novembre 1979). Ensuite le dégoût : « Le dégoût du monde tel qu'il est et tel qu'il promet d'être demain. Les progrès sont faits sans imagination. Je ne pense pas à la guerre que je crois improbable pour le moment, mais ce qu'on appelle la nouvelle société. La haine du passé est une idée dominante, une idée de gens sans culture. Vive la laideur et l'ignorance⁷⁷ » (16 février 1980). Aussi, « le monde actuel est un livre où les personnages ne comprennent pas ce qu'ils font et parlent dans une langue à eux-mêmes étrangère⁷⁸ » (15 février 1998).

L'année même de sa mort, il prophétise :

L'ordre mondial s'installe sournoisement. C'est par l'argent que Big Brother deviendra réalité, il ne sera pas une personne mais une entité, et sous ses ordres des robots sans âme dirigeront un peuple sans âme. L'argent tue l'âme, c'est le

⁷¹ Julien Green, *op. cit.*, tome 2, p. 1637.

⁷² Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 333.

⁷³ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1155.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 1181.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 1201.

⁷⁶ Julien Green, *op. cit.*, tome 6, p. 669.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 700.

⁷⁸ Julien Green, *Le Grand Large du soir. Journal 1997-1998*, Paris, Flammarion, 2006, p. 201.

programme du démon auquel, comme dit Baudelaire, personne ne croit plus parce que sa suprême habilité, c'est de faire croire à son inexistence. Les accords mondiaux sur l'investissement sont un premier stade où les riches, c'est-à-dire les pauvres d'esprit et non des pauvres en esprit, gouverneront⁷⁹ (19 février 1998).

Les riches, la bête noire de cet homme qui aura vécu de sa plume toute sa vie, comme il se plaît à le rétorquer à ceux qui lui attribuent un train de vie de privilégié.

Contre les riches, il lui arrive de fulminer comme un prophète de l'Ancien testament : « Quand l'humanité tout entière unirait ses efforts pour faire entrer un seul riche au paradis, elle ne viendrait pas à bout de cette tâche colossale. Il faut Dieu pour faire cette chose impossible aux hommes⁸⁰ » (30 novembre 1960). Ou ceci : « À réfléchir pour tous ceux qui nagent dans l'opulence, le pouvoir, les vanités : c'est dans sa colère que Dieu accorde la plupart des choses qu'on désire dans ce monde avec passion⁸¹ » (4 août 1997). Enfin, le 27 octobre 1997 : « L'homme ne descend pas du singe, mais l'homme d'affaires descend du tyrannosaure⁸². »

À quelques mois de sa mort, le dernier tome de son *Journal, Le Grand large du soir* (Paris, Flammarion, 2006), regorge des derniers regards qu'il porte sur le monde tel qu'il s'offre à ses yeux : Il est curieux de vivre dans une société qui se délite de jour en jour, avec pour corollaire un moralisme à lever le cœur⁸³ » (10 juillet 1997). Et puis ceci : « *Misereor super turbam*. J'ai pitié de la foule, scandaleuse par sa bêtise. Promenade dans Paris, nous nous demandons pourquoi vivre dans ces falaises qui surplombent le flot des voitures, avec ce flux d'odeurs non suaves. Quelle tristesse depuis vingt-cinq ans, cette dégringolade régulière de la douceur de vivre. La France, miroir aux alouettes, pauvres alouettes venues du monde entier, ne sera bientôt plus qu'un miroir cassé⁸⁴ » (18 octobre).

⁷⁹ *Ibid.*, p. 201-202.

⁸⁰ Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 257.

⁸¹ Julien Green, *Le Grand Large du soir. Journal 1997-1998*, Paris, Flammarion, 2006, p. 70.

⁸² *Ibid.*, p. 121.

⁸³ *Ibid.*, p. 55.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 115.

Enfin : « On parle de notre monde en mutation. C'est-à-dire que nous voilà sur le chemin des monstruosité. Violence, insécurité, intolérance, malhonnêteté, corruption, tout cet encens flatte les narines du Veau d'or⁸⁵ » (31 décembre 1997).

IV. JULIEN GREEN PSYCHOPOMPE ?

Longtemps, le *Journal* a exercé un puissant pouvoir d'attraction et de fascination sur des lecteurs que ne rebutaient ni leur austérité spirituelle ni leur abondante érudition ; dans son discours d'accueil à l'Académie française, le 16 novembre 1972, Pierre Gaxotte, citant une indication donnée par Green en date du 16 mars 1971, ne cachait pas sa surprise mêlée d'admiration :

Depuis 1946, écrivez-vous, vous avez reçu chez vous, écouté patiemment plusieurs milliers de personnes. Plusieurs milliers ! Parmi celles que vous nommez je trouve de grands esprits, des religieux aussi modestes que pieux, un philosophe chrétien pareil à un vieil ange très savant. Mais il me semble qu'à mesure que votre renommée a grandi, qu'on vous a entendu davantage à la radio, plus souvent à la télévision, à mesure que les grands prix, les honneurs nationaux et les honneurs étrangers sont tombés sur vos épaules, le cercle de vos visiteurs s'est élargi pour comprendre des inconnus de plus en plus nombreux. Voici des dames protestantes qui, soucieuses de votre salut, offrent de vous expliquer la Bible gratuitement ; voici un garçon qui voudrait être à la mode⁸⁶...

Au terme d'une énumération amusée de la diversité des visiteurs du nouvel académicien, Gaxotte concluait : « Ce grand nombre de visiteurs prouve à la fois votre célébrité, l'audience que vous réserve la jeunesse, la confiance enfin que des inconnus angoissés mettent en vous, lorsqu'ils sont en quête de confident ou d'un conseiller. Cela, monsieur, vous fait le plus grand honneur⁸⁷. »

⁸⁵ *Ibid.*, p. 164.

⁸⁶ *Discours de réception de M. Julien Green à l'Académie française. Réponse de M. Pierre Gaxotte*, Paris, Plon, 1972.

⁸⁷ *Ibid.*

De fait, le *Journal* d'après la guerre porte d'innombrables traces de ces entretiens confidentiels avec des gens connus ou de parfaits inconnus. Ainsi que des lettres, plus nombreuses encore, que Green recevait et auxquelles il se disait dans l'impossibilité de répondre : « Mon silence à l'égard des lecteurs qui m'écrivent, je ne puis dire que je l'ai sur la conscience, mais répondre aux lettres, c'est tuer l'œuvre. (...) Ma réponse, je l'ai souvent dit, c'est ce journal qui a permis que le dialogue s'établisse et continue depuis près d'un demi-siècle. S'il n'en était pas ainsi, je doute que ces pages eussent paru de mon vivant⁸⁸ » (23 juillet 1978).

Le 15 décembre 1979, on lit ceci : « Je reçois sans cesse des lettres d'hommes et de femmes qui me disent que mon journal les reconforte et que la foi leur revient. J'en prends très peu et j'en laisse beaucoup. Dieu fait tout de rien, même quand ce rien est d'un académicien⁸⁹. » Près de vingt ans plus tard, le 16 novembre 1997, suite à la diffusion d'un film d'entretiens sur Arte, lui parvient chaque jour, écrit-il, « un flot de belles lettres ». Et il observe : « Parler simplement, c'est sans doute le secret qui révèle à chacun ce qui est en lui-même. J'aurai été en cela un catalyseur. Une lettre dit : “Psychopompe”. C'était le titre d'Hermès qui guidait les âmes vers l'éternité. J'espère que, dans mon cas, c'est les conduire vers l'Amour⁹⁰. »

Des milliers de lecteurs auront donc été sensibles à l'éternel balancement de Julien Green et se seront reconnus en lui. Balancement et contraste :

- entre une inspiration romanesque grouillant d'angoisses, de peurs, de ténèbres, d'obsessions sexuelles, d'hallucinations, de crimes, de folies, et le train-train bourgeois d'une vie de travail et de méditation dans le silence ripoliné d'un appartement rempli de livres et de tableaux ;

- entre sa foi inextinguible en Dieu et son inébranlable fidélité à l'Église — qui n'est pas la foi, observait avec raison Alain Bosquet, mais le lieu où la foi s'exerce — et l'impossibilité de ne pas utiliser le péché pour écrire ses romans, estimant qu'un roman « est fait de péché comme une table est faite de bois⁹¹ » (27 octobre 1955) ;

- entre sa fascination pour la beauté humaine (celle des visages, car il a souvent affirmé son dégoût pour les parties sexuelles de l'homme), en particulier

⁸⁸ Julien Green, *op. cit.*, tome 6, p. 520.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 686.

⁹⁰ Julien Green, *Le Grand Large du soir. Journal 1997-1998*, Paris, Flammarion, 2006, p. 135.

⁹¹ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1447.

celle qu'a immortalisée la statuaire grecque (rentrant du Louvre, le 27 juin 1960, il note qu'il y avait là « de quoi tuer une âme. Personne ne le dit. Or c'est Dieu lui-même qui a créé cette beauté humaine. Je crois même qu'il n'a rien fait de plus beau⁹² »), et sa hantise du Mal qui explose dans ses rêves, ses cauchemars, ses fantasmes, tout un peuple de l'inconscient et de la nuit qu'il a mis dans ses romans et ses pièces de théâtre ;

- entre l'accueil de centaines de jeunes gens, de prêtres, de femmes, qu'il écoute et conseille, en directeur de conscience très informé, très compréhensif, très miséricordieux, et une gloire littéraire qui lui a valu honneurs, prix, récompenses et invitations de toutes sortes ;

- entre ce qui tient parfois du rabâchage sur le péché, la chair, Dieu, l'Enfer, le salut, ses tourments sexuels, même si ces thèmes lui arrachent aussi des fulgurances, et les commentaires éclairants voire extatiques sur la splendeur du monde que lui révèlent des peintres, des musiciens, des poètes, des villes, un coucher de soleil à la campagne ou un ciel plein d'étoiles, et qui font de lui un esthète.

Toutes ces contradictions ont connu une étrange acmé, une surprenante illustration dans l'obstination que Green a mise à être inhumé dans une église. Ce caprice est la dernière chose qu'on attendrait d'un catholique du vingtième siècle, à l'heure, comme on disait naguère, où il lui faut remettre son âme à Dieu ! Il avait jeté son dévolu sur l'église d'Andrézy, dans les Yvelines, qui date du treizième-quatorzième siècle. L'Église de France semble avoir accueilli cette prétention avec bonté mais refusé la même faveur à son fils adoptif Éric Jourdan. Ce dernier est, notamment, l'auteur d'un roman homosexuel, *Les mauvais Anges*, que la censure interdit en 1955 et qui n'est sorti de la clandestinité qu'en 2001, année où il fut réédité par La Musardine, une maison spécialisée dans la littérature érotique. Devenu Éric-Julien Green, il n'était pas devenu catholique pour autant, du moins croyant et pratiquant.

Irrité par le refus de l'Église de France, Green se tourna vers l'Autriche, où sa demande fut favorablement accueillie par l'évêque de Klagenfurt, en Carinthie. Le 29 avril 1991, il consigne l'information dans son journal : « Nous serons inhumés, ou plutôt ensevelis dans la pierre en Autriche, terre mariale. Pourquoi pas en

⁹² Julien Green, *op. cit.*, tome 5, p. 242.

France ? D'abord, parce que je ne veux pas que nos corps soient déterrés, comme cela arrive au Père-Lachaise et ailleurs en France la Doulice. L'Autriche, elle, nous offre généreusement une chapelle⁹³. » Le 10 août suivant, il se rend avec Éric à Klagenfurt, où il est reçu à déjeuner par le Dr. Mairistch, curé de Saint-Égide, « un prêtre comme on rêve de voir tout le clergé⁹⁴ ». Le lendemain, on lui montre la chapelle de la cathédrale où une petite crypte a été creusée à son intention sous une grande dalle de marbre blanc avec des poignées de cuivre. « *Ego sum Resurrectio et Vita*, je ne veux rien de plus. En dessous, nos deux noms. La chapelle est assez grande pour contenir une quinzaine de personnes ». Julien Green ronronne tellement de plaisir qu'il brave le ridicule : « Je ne dirai pas qu'on voudrait y être, mais je crois qu'on y sera tranquille⁹⁵ » (11 août 1991). Il y repose depuis dix ans.

Parvenu à la dalle funéraire sous laquelle repose Julien Green, dans l'église cathédrale de Klagenfurt, le lecteur du *Journal* se recueille et s'interroge une dernière fois sur ce gisant qui disait que ses livres étaient des « livres de prisonnier qui rêve de liberté⁹⁶ » (11 novembre 1949). Il se souvient alors que l'écrivain qui s'est tenu à l'écart de toutes les modes, de tous les courants littéraires et universitaires de pensée, surréalisme, existentialisme, structuralisme, freudisme, post-modernisme, pour s'en tenir au seul dialogue avec lui-même et avec Dieu, fut un homme dont Robert de Saint Jean disait : « Tout ce qui ne se rapporte pas à l'au-delà l'ennuie à périr. Il croit à Dieu, pas au reste⁹⁷. » Ce lecteur se souvient aussi que cette foi, et les conséquences qu'elle eut sur sa vie, sur sa difficulté d'être, sur sa vision du monde et son jugement sur les hommes, ont trouvé un abondant écho dans son journal, même s'il disait que son vrai journal était dans ses romans. Il se souvient enfin que Green a cherché les racines de son âme et de son art dans une autobiographie tardive en plusieurs tomes, dans une biographie de saint François d'Assise, ou encore, devenu vieux, en remontant dans le passé sur les routes du Sud américain d'où venaient ses parents. Seules les eaux mêlées du journal, de la

⁹³ Julien Green, *L'avenir n'est à personne. Journal 1990-1992*, Paris, Fayard, 1993, p. 226.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 278.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 279.

⁹⁶ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1118.

⁹⁷ *Ibid.*, p. xxv.

fiction romanesque et théâtrale, et de l'autobiographie nous mettent en présence de l'auteur de *Chaque homme dans sa nuit*.

À le regarder à travers ce spectre d'écritures multiples, ce lecteur peut-il ne pas le voir comme une boussole dont l'aiguille aimantée est restée, certes constamment orientée vers le Dieu de ses seize ans qu'il n'a jamais abandonné ni renié, mais que cette aiguille n'a jamais cessé non plus d'osciller, et parfois brutalement, comme affolée par des pôles magnétiques contraires ? La cause nous paraît avoir été parfaitement décelée dès octobre 1933 par l'Allemand Moehring, grand connaisseur de Kierkegaard, quand il attribue la grande angoisse qui est au fond de ce qu'écrit Green à son incapacité de comprendre le sens du monde. C'est sans doute la réflexion la plus profonde que l'on puisse prononcer sur son œuvre, juge Louis-Pierre Parias dans son beau *Green corps et âme*⁹⁸. Car, s'il est vrai, comme Green l'a écrit dans son journal, le 9 juin 1955, que nous sommes conçus par nos parents « dans une sorte de délire », comment n'en porterions-nous pas la marque ? Comment ne serions-nous pas « des créatures de désordre⁹⁹ » ? Des créatures de désordre : et l'on s'étonnerait que le monde va comme il va ? Et qu'il soit impossible à Green de lui trouver un sens dont seul Dieu détient à ses yeux le secret ?

Il y a plus. Quand Green se compare à un prisonnier qui rêve de liberté, il se voit, nous explique Wolfgang Matz, comme un homme enfermé dans la contingence de son destin, qui perçoit de toutes parts la réalité comme une restriction de ses possibilités et de ses désirs¹⁰⁰. L'aspiration au bonheur comme le désir sexuel sont des forces auxquelles nul ne peut se soustraire, mais que nul non plus ne peut satisfaire aussi pleinement qu'il pourrait le vouloir, et qui font peser sur la liberté intérieure de l'individu une menace qui se traduit en hallucinations, rêves, angoisses. Ces manifestations de l'inconscient, dont Green a tiré la matière de ses romans, révèlent tout ce que veut dominer, écarter, taire, la raison directrice. « Les forces élémentaires et archaïques qui se manifestent chez les personnages de Green démentent la croyance moderne au triomphe de la raison émancipatrice, logique, optimiste, politique ». Wolfgang Matz explique :

⁹⁸ Paris, Fayard, 1994.

⁹⁹ Julien Green, *op. cit.*, tome 4, p. 1419.

¹⁰⁰ Wolfgang Matz, *Julien Green, le siècle et son ombre*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1998, p.13.

Bien que les premiers romans ne présentent pas trace de spéculation religieuse ou métaphysique, et se concentrent au contraire sur le déroulement concret et terrestre de l'action, ils recèlent en leur fond un thème théologique dont l'effet est d'autant plus marquant qu'il n'est jamais exprimé : la représentation de la souffrance, du malheur comme noyau essentiel de l'existence humaine. Les personnages de Green se fourvoient obstinément dans la souffrance, et plus ils essayent de lui échapper, plus le malheur a de force pour les englober. Le meurtre, le suicide ou la folie sont les aboutissements inéluctables¹⁰¹ .

Jamais Julien Green n'a cédé à l'injonction de François Mauriac qui souhaitait qu'après avoir peint l'enfer humain, « il établisse des perspectives sur l'horizon du monde racheté » (par le Christ sur la croix). Ses romans explorent, au contraire, « les labyrinthe infernaux des instincts les plus ténébreux » (Klaus Mann). Ils donnent, comme disait Maritain, « l'image du monde sans la grâce ». C'est en quoi Green n'est pas un « écrivain catholique », et pourquoi il a toujours refusé de se reconnaître comme tel. Certes, en dehors de ses œuvres de fiction, le catholique Green a toujours proclamé sa foi en Dieu, mais cette foi, il n'a jamais prétendu qu'elle rendait l'homme heureux. Le malheur et la souffrance sont pour lui l'essence de la condition humaine. La certitude religieuse ne les élimine pas.

L'Allemand Wolfgang Matz, un des meilleurs exégètes incontestablement de l'œuvre de Green, relève que Julien Green s'inscrit dans la tradition de ceux qui n'ont jamais eu foi dans l'optimisme des Lumières : Sade, Baudelaire, Nietzsche, le dernier Freud, le Georges Batailles des *Larmes d'Éros*, le Michel Foucault ultime de *L'Histoire de la sexualité*, tous ceux pour qui la beauté est une plaie brûlante, « le début de la terreur », comme dit Rilke dans ses *Élégies de Duino*, tous ceux pour qui la sexualité « n'est pas un agréable bonheur des sens, mais une violence physique torturante qui met le moi en péril¹⁰² ». Et de citer Adorno et Mark Horkheimer : « Sous l'histoire connue de l'Europe se déroule une autre histoire souterraine. C'est celle du destin des instincts sexuels et des passions humaines

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 31.

¹⁰² *Ibid.*, p. 134-135.

refoulés et déformés par la civilisation (...) Cette mutilation touche avant tout le rapport au corps » (*Dialectique de la Raison*).

De cette perception de la condition humaine, le *Journal* donne, avec ses répétitions, ses interrogations, ses silences, ses aveux, ses omissions, un commentaire qui court pratiquement à travers tout le vingtième siècle. Et devant cette perception du « destin des instincts et des passions humaines refoulés et déformés par la civilisation », nous comprenons aussi mieux Green lorsqu'il fait dire à un personnage de *Moïra* : « Nous ne pouvons pas nous passer de la foi. Sans elle rien n'a de sens. » C'est sans doute la meilleure définition de la religion de Green : donner un sens au monde, qui par lui-même n'en a pas, attendre obstinément de la transcendance qu'elle justifie notre existence. Cette attente ne postule pas le bonheur sur terre, elle désigne seulement le vide qu'aucune pensée politique ou philosophique ne peut combler, celui où nous n'avons pour nous soutenir que l'espérance que Dieu donne un sens à notre vie. À cette espérance, qui fut aussi sa croix, Green s'est d'autant plus fortement accroché qu'à la fin de *Moïra*, il a placé ce vers du poète Robert Browning : « Et pourtant Dieu n'a pas dit un mot. »

Bibliographie :

En dehors du *Journal* repris dans la Bibliothèque de la Pléiade mais dont les derniers tomes ont paru aux éditions Fayard, des autres œuvres de Julien Green dans la Pléiade et de *l'Album Julien Green* (Gallimard 1998), nous avons consulté :

- Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme*, Paris, Fayard, 1994 ;
- Wolfgang Matz, *Julien Green, le siècle et son ombre*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1998 ;
- *Julien Green, non-dit et ambiguïté*, sous la direction de Marie-Françoise Canerot et Michèle Raclot, Paris, L'Harmattan, 2007.

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Jacques Franck, *Le Journal, un miroir pour les autres*. Séance publique du 16 février 2008 : Profils de Julien Green [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arlffb.be>>